

Approchez ici, ma maîtresse, que je vous embrasse encore une fois; donnez-moi un baiser pour adieu, pour le dernier adieu. 10. — Tenez ma main pour nos adieux; quant à mon visage vous ne le baiserez plus; vous ne baiserez jamais mon visage; le temps de l'amour est fini. 11. — Tenez, ma maîtresse, un diamant que je vous donne en présent; mettez-le à votre main droite; que le spectre (1) de Dieu nous conduise. 12. — Oh! non, sauf votre grâce, jeune homme, je n'ai pas besoin de votre diamant; l'anneau de la main de Dieu est entre nous nuit et jour! — 13. Si vous voulez savoir et entendre par qui cette chanson fut composée, Monsieur Colliou de Plouguerné l'a composée l'année dernière.

Texte tiré de la collection Penguern, t. II, f^{os} 118, 119; il est suivi de cette note: « Catherine Laninor, 3 mars 1851. » J'ai ajouté la division par couplets, et modifié quelquefois la ponctuation. — Comparez le « Chant de la fête de l'armoire », *Barzaz-Breiz*, 427-429.

E. ERNAULT.

XLIX

La jeune amoureuse.

J'ai appris d'une personne de Trévère une variante de cette chanson qui, pour le commencement, est conforme à la seconde version publiée dans *Mélusine*, VI, 252, 253, mais où les deux dernières strophes étaient remplacées par celles-ci :

6. Me ho ped, emei, me zad, pa e vin desedet,
Na da lakat oar me bé ter rozen fleuriset.
7. Me ho ped, emei, me zad, pe vin me maro,
Da lakat oar me bé ter rozen a ganvo.
8. Ar c'hentan deuz ar ros a deziran vo du,
An eil deuz ar ros a deziran vo ru.
9. An daeret deuz ar ros a deziran vo gwen,
Vit ma laro an dud iaouank : Setu be eur flandrinen.
10. Breman e ari ar Pask, ha' teiou ar mis me,
E tei ar gléred iaouank oar ar mes de vale;
11. Na larou 'n eil d'egile, na p'ariouint oar ar veret :
Chetu be eur flandrinen (2), penoz e fleuriset!
12. Chetu be eur flandrinen, penoz e fleuriset, [che ket.
Maro gant keu d'i miliner iaouank, hi zad ne gonsant-

Traduction.

6. Je vous prie, dit-elle, mon père, quand je serai défunte, de mettre sur ma tombe trois roses fleuries.
7. Je vous prie, dit-elle, mon père, quand je serai morte, de mettre sur ma tombe trois roses de deuil.

(1) Le contexte indique ici ce sens pour le mot *gwalen* « baguette, houlette, bâton », qui est pris au couplet suivant dans son autre acception « anneau, bague de noce ». Cf. *Barzaz-Breiz*, 428, col. 2, les vers 7 et 8, qui signifient : « Jamais à mon doigt je ne mettrai que l'anneau (reçu) de la main de Dieu ».

(2) Variante : *plac'h iaouank* (jeune fille).

8. La première des roses, je désire qu'elle soit noire; la seconde des roses, je désire qu'elle soit rouge. 9. La troisième des roses, je désire qu'elle soit blanche, pour que les jeunes gens disent : « Voici le tombeau d'une belle. » 10. C'est le temps de Pâques; les jours de mai viendront, et les jeunes clercs se promèneront dans la campagne; 11. ils se diront l'un à l'autre, quand ils arriveront sur le cimetière : « Voici le tombeau d'une belle, comme il est fleuri! 12. Voici le tombeau d'une belle, comme il est fleuri! Elle est morte de regret à son jeune meunier, son père ne voulant pas consentir (à leur union). »

Ce texte populaire ne m'était pas connu, quand j'étudiais dans la *Revue Morbihannaise*, I, 371-378, II, 18-20, les transformations bretonnes des derniers vers de la *Pernette* (cf. *Mélusine*, VI, 241, 242). Il semble y avoir encore une réminiscence de ce passage fameux à si juste titre, à la fin de la chanson qui suit.

L

Le délaissé.

1. Choéset me bouè er plac'h yoang
Hi e garan perpet :
Mès, halas me halon paür !
Hi dès me zileset.
2. Pé greden en em haré
Coutant ouè me halon :
Bourmen, pe don didrompet
Ia, goll glaharet on.
3. M'ar me cahuet m'en doucic,
Ne zélet quet d'oh eign,
Zel er haranté tromplus
Ne de quet éhui t'eign.
4. M'ar me guélet m'en doucic
Ha pé veign me hunon
Dalhet hou comzau guen oh
Drouc e rand dem' halon.
5. Ha pé gléhuan en druhunel
De ganeign ar er bar,
Me lar gabus è hi halon
Ne quet pel d'oh hi far.
6. Ha pé veign marhue, m'en doucic,
Hui lareign ar me bé :
Chetu bé en den yoang
Marhue quet caranté (1).

Traduction.

1. J'avais choisi une jeune fille, une jeune fille que j'aime toujours; mais, hélas! mon pauvre cœur, la jeune fille m'a délaissé. 2. Quand je croyais être aimé, mon cœur était bien joyeux; maintenant que je suis détrompé, mon cœur est bien affligé. 3. Douce enfant, si tu me rencontres, ne me regarde pas, car je ne pourrais soutenir le regard d'un amour trompeur (2).

(1) Ce vers paraît trop court d'une syllabe; on peut corriger *marhue* en *marhuet* ou *zou marhue*.

(2) Le texte signifierait, au contraire, « le regard de l'amour trompeur ne peut me vaincre », s'il n'était plus simple de

4. Douce enfant, quand je serai seul, si tu me vois, ne me parle pas, car tes paroles feraient trop de peine à mon cœur. 5. Quand j'entends une tourterelle chanter sur la branche, je dis : La tourterelle est joyeuse, sa compagne n'est pas loin. 6. Douce enfant, quand je serai mort, tu viendras sur ma pierre, et tu diras : c'est la pierre d'un jeune homme mort d'amour.

Texte vannetais et traduction tirés des *Etudes sur la Bretagne* publiées par L. Dufilhol dans la *Revue de Bretagne* (3^e article, p. 25, 26). Voici la phrase qui précède : « Oh ! Margaitte ne veut plus de moi ; que chanterai-je, si ce n'est l'air de ceux qu'on abandonne ? » J'ai ajouté un titre, et numéroté les couplets, qui eussent été mieux écrits en distiques.

E. ERNAULT.

LE JEU DES LIGNES VERTICALES (1)

I

A Poitiers et à Trévère.

A Poitiers, les enfants s'amuse à tracer rapidement, avec un crayon sur du papier, avec de la craie sur une ardoise, ou encore avec la pointe d'un couteau, sur la terre, quatorze petites lignes verticales, tout en chantant cette formulette :

Ma dinde, ma dinde,
Je parierais ma dinde,
Qu'il y en a quatorze
Sans les avoir comptés.

Il faut que les quatorze barres soient finies en même temps que la chanson.

Le même jeu existe en Bretagne ; voici la formule usitée à Trévère (Côtes-du-Nord), avec un air qui ressemble beaucoup au précédent :

Pemzek ha pemzek,
Ha chonjal baz e pemzek
Ha *veux-tu parier* pemzek,
Ha pemzek zou aze.

C'est-à-dire : Quinze, et quinze, et penser à quinze, et veux-tu parier quinze ; et quinze sont là !

Une variante plus compliquée se trouve également à Poitiers ; il s'agit de tracer trente-deux lignes, en chantant :

Ah ! comptez, comptez, comptez, comptez combien
[nous sommes !
Nous sommes les ennemis de madame la baronne.
Tra la la la, la la la, la la la, tra la la la, la la lère ;
Tra la la la, la la la, la la la ;
Trente-deux sont-ils bien là ?

E. ERNAULT.

prendre ici *éhuil* au sens propre : "le regard de votre amour trompeur n'est pas fait pour moi".

(1) [C'est faute de mieux, et pour avoir un titre distinctif, que nous publions l'article de M. Ernauld sous ce titre ; M. Ernauld connaît le jeu sans lui savoir de nom. — H. G.]

UN ANCÈTRE DU QUATRIÈME ÉTAT

DANS L'IMAGERIE POPULAIRE.

IV

Le célèbre artiste italien Bernin vint en France en 1665 : M. de Chantelou, qui avait été chargé de l'accompagner et de le guider pendant son séjour dans notre pays, a rédigé là-dessus ses notes en forme de "journal" qui a été récemment publié.

A propos d'une anecdote de friponnerie racontée par Bernin, il s'élève une conversation : « L'abbé Butti a rapporté l'histoire de ce tableau d'un peintre espagnol, où il y avait un roi qui disait : *je vole mes sujets*. Un ministre d'Etat disait : *je vole le roi*, et un tailleur disait : *je vole le ministre*. Un soldat disait : *je vole l'un et l'autre*, le confesseur, *je les absous tous quatre*, et le diable disait : *je les emporte tous cinq*. (1) »

Comme il s'agit d'une conversation, amenée par une histoire de voleries, on ne peut savoir si les légendes de ce tableau prétendu espagnol sont bien rapportées : nous en doutons même. Mais, dans l'ensemble, il s'agit bien de notre thème, et le Diable y tient la place de la Mort, comme plus tard dans l'estampe de Kay.

H. G.

BIBLIOGRAPHIE

Die Aromunen. Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen über das Volk der sogenannten Makedo-Romanen oder Zinzaren. Zweiter Band. Volksliteratur der Aromunen von Gustav WEIGAND, XVIII-383 p. in-8. Leipzig. J. A. Barth, 1894. — Prix : 8 mk. (10 fr.).

Dans le nom Aromun, l'o est une voyelle irrationnelle développée par la liquide r, comme le montre une forme dialectale Armun : il nous semble évident, — quoique l'auteur ne le dise pas, — que ce nom est par métathèse pour *Ramun* ou *Romun*, et que l'on a ici le nom des Romains, conservé, avec une langue néo-latine, par ces populations éparses dans la péninsule des Balkans, du Rhodope et du Pinde, et formant comme des îlots linguistiques au milieu des populations bulgare, albanaise et grecque. M. Weigand remplace par ce nom indigène et national d'Aromuns le nom de Roumain de la Macédoine ou Macédo-Valaques, qui ne couvre pas une assez grande étendue, et les noms de Zinzares, Koutzo-Valaques, Karagounis, etc., qui sont des sobriquets donnés aux Aromuns par leurs voisins.

Ce volume forme le tome II d'un ouvrage que M. W. consacrera aux Aromuns d'après des études de linguistique et d'ethnographie faites sur places ; mais comme il est consacré au folk-lore, on l'a fait paraître par avance et avec un titre spécial. Il nous suffira d'en indiquer le contenu pour faire voir l'intérêt des documents qui y sont publiés, dans les textes originaux recueillis par M. W. et en traductions :

Chansons d'amour ; — chansons de danse et de mariage ; — chansons d'adieu : ce genre particulier de chansons doit son origine à ce qu'un grand nombre d'Aromuns, une fois devenus hommes, s'éloignent dans toutes les directions pour aller gagner leur vie ; — chants de bataille et de brigandage ; le brigandage est encore dans ces régions primitives une institution sociale ; — puis un chapitre sur la religion (réduite aux pratiques matérielles du culte !), les mœurs, les superstitions, les usages et les fêtes ; — viennent en-

(1) *Journal de Voyage du Cavalier Bernin en France*, par M. de Chantelou, édité par L. Lalanne, Paris, 1885 p. 230.